
Spirales venues
DE L'AUTRE MONDE



Georges Druon

LAURÉAT DU CONCOURS « HISTOIRES DE PROCHES » 2010

N

OUS FAISONS L'AMOUR, toi et moi, depuis de si nombreuses années, avec la même joie de découvrir une autre parcelle de notre être, une sensation différente, une image nouvelle formée d'une partie inexplorée de notre corps, pourtant déjà riche d'expériences innombrables. Se construisait encore en nous, après tant d'années, une architecture intime, élan d'émotions et de plaisir. Quelque chose de sacré, comme une résonance avec le monde, émanait parfois de nos cœurs enflammés de désir.

Mais quel refoulé nous a empêchés de libérer nos blocages invisibles ? Tu n'as confié à personne les soucis de ton intimité. Le mal a ceci d'étrange : il se cache, attend sournoisement, longtemps, le dernier moment pour surgir du bois. Comment moi, médecin généraliste de campagne, ne l'ai-je pas perçu, deviné, diagnostiqué plus tôt ?

Insolite, depuis quelque temps je sentais au milieu de ton ventre une lointaine présence. J'attendais, incapable, au lieu d'aller explorer au plus près cette impression inaccoutumée. Ma raison apeurée, devenue muette, s'y refusait. Le centre de toi, que ressentait-il ? N'y avait-il pas une lourdeur inquiète en ta chair ? Il a fallu que surgisse le sang entre nous. Me voyant recouvert de cette humeur rouge inhabituelle en dehors de tout cycle, j'ai su immédiatement que le mal était là. Mais entre nos deux cœurs effrayés, impossible de dire son nom, nous nous taisions, je connaissais parfaitement ce nom, sans pouvoir le prononcer devant toi, enfoui en mon esprit comme ultime protection. Rose, mon épouse, tu devinais toi aussi ce nom imprononçable, mais le repoussais, lui opposant un barrage plus solide encore.

Le frottis a été sans appel, sans pitié, inexorable,

brutal et fou, alors que ton corps était actif, résistant et parmi les plus sérieux que j'aie connus. « Cancer du col et du canal cervical de l'utérus de classe V ». C'était très grave, déjà avancé, urgent. La clinique laisse toujours un petit espoir d'erreur. Là, devant la fragile feuille de papier d'un résultat de laboratoire, l'avenir devient impénétrable, une lourde chape de plomb s'abat, obscurcit et transforme d'un coup le virtuel en réalité, en nécessité de lutter contre la mort annoncée.

DÉBUT DE L'AUTOMNE 1987.

Quarante-trois ans, ma Rose, et te voilà atteinte de cette maladie dessinée sous forme d'un crabe effrayant qui dévore la vie en nous, grossit jusqu'à mourir lui aussi de nous avoir volé notre chair. J'étais pessimiste sans pouvoir te le montrer, mais toi, après la première stupéfaction de ce diagnostic ne laissant aucun doute, tu étais tellement optimiste et

courageuse, déjà prête à affronter tous les traitements, si décidée à te battre contre l'injustice faite à ta vie, que je t'admirais une fois de plus.

Nous pensions abasourdis à nos deux filles étudiantes à Lille, Blandine, l'aînée, vingt et un ans, Anaïs, vingt ans. Elles revenaient chaque fin de semaine dans cette jolie maison que nous avions fait construire toi et moi, dans un petit village près de notre travail. Décennie 1980, régnait encore un tabou autour du mot « Cancer ». On l'employait avec discrétion, quand ce n'était pas le silence, comme si le mot valait infamie, condamnation, risques surajoutés, blessures intimes irréparables. Tout cela en proportions variables selon les personnes. Loin de cette occultation que nous avions eue tous les deux au moment de l'alerte, telle une prière silencieuse avant la certitude, tu étais animée maintenant d'une volonté de regarder en face pour mieux lutter, tu voulais tout savoir, quoi qu'il arrive.



Dans les jours qui ont suivi cet inéluctable, j'ai tourné et retourné l'arbitraire de ta maladie dans ma tête. Je me sentais presque responsable de cette erreur de la nature envers toi. D'un autre côté, je contestais intérieurement que j'aie pu être cause de ta maladie. J'oscillais ainsi entre des pôles contradictoires : « négligence coupable, responsable, non impossible, m'autoaccuser est idiot ». Mariés ensemble depuis vingt-trois ans, j'avais certes commis nombre d'erreurs, attaché comme tout un chacun à mes petites vérités, à mes cachotteries, à quelques infidélités. À ce compte-là, me disais-je, toutes les épouses seraient malades. Je refusais d'être la cause de ton malheur, j'allais t'aider, te soutenir du mieux possible, continuer de t'aimer.

Quelques-unes de nos relations me reprochèrent vertement de n'avoir pas exigé de toi un suivi gynécologique régulier, comme le pratiquaient déjà nombre de femmes autour de nous, dont certaines de tes amies. Ces accusations s'ajoutaient à ma propre culpabilité, d'autant plus que j'adressais mes clientes chez le gynécologue pour ces examens de contrôle. Mon seul argument était ta propre liberté. Ta dernière visite datait de plus de cinq ans.

L'HEURE ÉTAIT D'AGIR, de consulter, de savoir où aller pour les meilleurs soins. Tout a été très vite. Nous irions dans une clinique privée de cette grande ville de Champagne-Ardenne, pas très loin de chez nous. Après l'examen clinique et les radiographies, le chirurgien s'est montré rassurant : « *N'ayez crainte, votre type de cancer et de localisation se soigne très bien, je peux pratiquement garantir que vous allez totalement guérir. Avant de vous opérer, de vous enlever l'utérus et les ovaires, je dois vous poser une source*

intravaginale radioactive, de l'iridium. Ce n'est pas douloureux, simplement ça dure une semaine et vous serez en chambre isolée. Votre mari ne pourra vous rendre visite que quelquefois pour ne pas s'exposer au rayonnement. »

Ce discours clair te convenait, te donnait confiance. Pour moi ce protocole d'irradiation, préalable à l'importante intervention, signifiait un degré supplémentaire de gravité.

Visite limitée à dix minutes. À la fin du protocole tu étais fatiguée, lasse de devoir rester allongée, n'ayant la possibilité de te déplacer que pour la toilette et les besoins naturels.

Première épreuve pour toi si affairée toute la journée, entreprenante, organisée, méticuleuse parfois jusqu'à l'obsession. J'étais, et suis encore, moins ordonné, conservateur d'objets, et j'appréciais ta capacité d'aménager, de prévoir. Mais pourquoi peu à peu, en étais-tu arrivée à être si exigeante,

maniaque, agressive devant une salissure, un désordre, au point de parfois déprimer, de restreindre les invitations dans ta maison ?

Au retour de cette radiothérapie de contact, avant l'intervention chirurgicale d'ablation, quelque chose de cette tension autour de ton univers domestique avait changé : un « lâcher prise » non formulé mais réel, une capacité nouvelle d'accepter une liberté des choses autour de toi, sans besoin de les mettre sous ton autorité implacable. Trois semaines après la fin de l'irradiation, l'opération. Le chirurgien m'a informé qu'en effet, le mal était déjà important, qu'il avait dû pratiquer un large curage lymphatique au-delà de plusieurs ganglions positifs à l'examen cytologique extemporané. Techniquement, tout s'était bien passé. Nouveauté et progrès, il avait suturé à certains endroits, avec des agrafes qui allaient rester à demeure. Ce dernier point m'inquiétait.



APRÈS DIX JOURS D'HOSPITALISATION, tu es revenue à la maison. Sur le chemin de retour j'ai dû m'arrêter au bord d'un champ, tu avais la diarrhée, des nausées, tu souffrais. Tu n'avais que quelques soins infirmiers, des antalgiques, et si besoin pour des douleurs plus intenses, de la cortisone injectable. Ton abdomen était gros, tendu, tu étais inquiète, mal à l'aise, sans appétit. De la beauté bleue de tes grands yeux, tu me regardais, cherchant à savoir. Comme toi, je voulais me persuader qu'il ne s'agissait que de suites opératoires normales. Mais je me souvenais du chirurgien... Quelque chose de sérieux, et d'évasif à la fois dans ses propos, me donnait l'intuition qu'il s'en remettait pour partie à l'imprévisible.

Le destin s'est manifesté plus rapidement que prévu. Il est plus fort que la volonté et l'espoir réunis. Huit jours après l'intervention, ton ventre était devenu, en une nuit, celui d'une femme enceinte – mais d'un enfant de malheur et de douleur. Je pensais qu'une ou plusieurs sutures avaient lâché, que des humeurs et du sang s'étaient répandus. Après la réintervention en urgence, le chirurgien, encore plus grave et solennel, m'a dit que non, rien n'avait cédé pour des raisons techniques, mais le cancer, dans son œuvre de destruction, avait tant fragilisé les tissus qu'ils avaient secrété en abondance un liquide sanguinolent. Avec un aplomb professionnel, il m'a dit que c'était sérieux, mais qu'il fallait garder le même espoir, comme si ce recommencement obligé n'était qu'un épisode sans conséquence. Il savait que c'était probablement faux, mais que dire et que faire de plus ? Le silence est parfois préférable à la colère.

AU BOUT DE QUELQUES JOURS, TOUT ALLAIT MIEUX. Progressivement, tu as pu te déplacer dans la maison, manger, faire ta toilette, lire tes



livres d'histoire de France, Braudel, tes biographies d'auteurs ou de personnages célèbres, Victor Hugo, Voltaire, et bientôt marcher dans notre grand jardin. Ton médecin traitant officiel, un de mes amis, te donnait les arrêts de travail. Il passait beaucoup de temps auprès de toi, infiniment plus qu'auprès de n'importe quelle autre cliente. Il était à la fois amoureux de toi et fervent catholique, il voulait te convaincre de revenir à la foi en ce dieu chrétien sauveur, auquel tu ne croyais plus. Ce n'était pour toi qu'un souvenir d'enfance, une croyance imposée par ta famille. Vers dix-huit ans, tu avais perdu cette illusion devant le constat que tous ces gens, remplissant l'église le dimanche, se comportaient avec autant d'indifférence, et parfois plus de mauvaise foi, que n'importe quel athée : ce que tu étais devenue. Ce que j'ai toujours été : Dieu n'a jamais voulu se manifester en moi.

La douleur ne s'est pas indéfiniment laissée amadouer, elle couvait en ton ventre malmené, déchiré. À cette période, la recherche avait mis un espoir dans les interleukines, afin de stimuler les défenses immunitaires pouvant aider à rejeter les cellules cancéreuses. Nous sommes allés dans un grand centre de recherche à Paris. Dans son modeste bureau, le professeur nous expliqua aimablement que les études étaient en cours, mais qu'il fallait encore attendre. Devant les infernales cellules cancéreuses immortelles, nous étions ballottés entre espoirs et déceptions.

PRINTEMPS 1988, ce fut la mort de ton père, âgé de 75 ans. Tu aimais cet homme gentil, tu le considérais sous la tutelle de ta mère pour les décisions importantes, mais il avait une belle et fière allure qui donnait le change. Il avait pris avec simplicité et douleur ta maladie. Une tristesse silencieuse et

inhabituelle se lisait sur son visage.

Dans la nécessité de la lutte au long cours pour survivre, les reproches, les conflits, les non-dits, d'abord s'estompent, puis reviennent plus ou moins vite. Mon infidélité, peu de temps avant la découverte de ce mal qui te rongeait, t'avait fait tant de peine que ton beau regard bleu s'était durci jusqu'à devenir impénétrable. Cette froideur inconnue et nouvelle de ton être profond me transperçait comme l'acier bleuté d'une arme blanche. Le tranchant ne s'est jamais totalement émoussé. J'en ressentais à mon tour constamment la blessure. Pour me démontrer que ce choc psychologique de ma tromperie était la cause de ton cancer, tu avais acheté des livres sérieux de sommités médicales. Dans les conclusions, rien de cet ordre n'était réellement prouvé. N'empêche ! Dans le mutisme qui a suivi ces lectures, je sentais ton besoin de garder cette explication.

Tu me demandais de m'occuper de toi, de ne pas t'oublier, de t'aider. Rien ne m'aurait détourné d'être avec toi de tout cœur, de t'accompagner autant que je le pouvais. Notre sexualité n'était plus à l'ordre du jour, ou de la nuit... Tu avais pourtant acheté un lubrifiant vaginal, l'irradiation et la privation de tes hormones ayant desséché l'intimité de ce lieu dont tu savais qu'il est, pour l'homme, celui de l'amour et du plaisir, sans doute avec plus de folie pulsionnelle que pour la femme.

Tu retrouvais de temps à autre ton entrain, ta joie et le fin sourire de qui raconte une bonne histoire, ce que tu faisais à merveille. S'illuminait alors ton beau visage régulier ; tu avais la noblesse de ces reines sculptées sur les parois des temples Égyptiens. Nous continuions de parler de ce projet d'agrandissement de notre maison, car tu voyais nos deux filles bientôt mariées et mères, il te

fallait donc deux pièces supplémentaires et une grande salle de jeu pour tes futurs petits enfants. Tu désirais accueillir tout le monde le mieux possible. Je trouvais ces travaux inutiles, mais je ne te le disais pas.

HÉLAS ! MA JOLIE ROSE, une fatigue sournoise est revenue et lorsque ce matin de décembre tu m'as montré, effrayée, tes urines rouges de sang, j'ai eu définitivement peur : un de tes reins, ou les deux étaient certainement envahis. J'ai vu brusquement l'harmonie de ton visage et l'allure distinguée de ton corps se peindre sur les murs d'un tombeau creusé pour l'éternité dans les sables du désert d'Égypte.

Les examens ont confirmé l'atteinte du rein gauche, il fallait en faire l'ablation, le droit fonctionnait normalement. À l'issue de l'intervention, le chirurgien m'a dit : *« Vous savez, cette fois je pense que c'est fini et sans espoir, attendez-vous au pire. Il y a eu un envahissement rapide qui va se poursuivre. J'ai constaté d'autres lésions, je n'ai pas pu les enlever. Une chimiothérapie pourrait être tentée, mais ce sera éprouvant, et, sauf miracle, ça ne la prolongera pas vraiment. »*

Les choses te furent présentées moins directement, mais avec la franchise que tu désirais. Même annoncée comme pénible et très incertaine quant à l'avenir, tu as voulu sans hésitation faire la chimiothérapie. Les suites des séances étaient effectivement très rudes : tu as maigri, perdu tous tes cheveux, tu as acheté une perruque. J'admirais ton courage et ton espoir avant chaque départ en ambulance. Tout le protocole a pu être mené à terme.

Après cette chimiothérapie de deux mois, comme tes douleurs abdominales étaient presque constantes dans ton ventre durci, je devais t'injecter deux fois par jour de la morphine, souvent trois.



Il y a eu ces épisodes de constipation, de lavements, de fécalomes que j'évacuais manuellement. Ta révolte grondait souvent contre l'injustice de ton sort : tu te voyais mourir trop jeune, sans raison. Mon amour te paraissait insuffisant, forcé ; tu m'accusais d'être en retard pour faire tes piqûres, de ne pas être assez attentif à tes soins. Je comprenais parfaitement cette animosité.

Nous avions besoin d'une tierce personne à la maison pour t'aider. Blandine a voulu rester à tes côtés, oubliant ses études de lettres. J'aurais préféré qu'elle agît comme Anaïs, scientifique déterminée à réussir. Sans pour autant te négliger, elle ne se sentait pas à sa véritable place pour te soigner, et incapable de bien remplir ce rôle auprès de toi.

Impossible pour moi de détacher Blandine de son besoin de t'assister. Se dévouer pour toi était quelque chose vous unissant mère et fille, et qui m'échappait. J'ai pensé que c'était pour elle l'occasion de rattraper un amour mal vécu entre vous deux. Tu étais exigeante, ardente, dynamique, ce qui était mal adapté au caractère de Blandine, évasive quant à ses projets professionnels, rêveuse, rencontrant des garçons gentils, mais difficiles, ayant des problèmes familiaux. Aussi tu ne manquais pas de la dénigrer, de crier contre elle, de te mettre en colère. Blandine, en te donnant son temps d'études, s'occupant de toi et de la maison, saisissait l'occasion de te reconquérir, de recevoir ton estime et ton amour. Combien de fois n'avais-tu pas insisté auprès d'elle et d'Anaïs, de surtout, d'abord, penser à avoir un diplôme et une situation avant le mariage, pour ne pas se retrouver dans la situation d'être dépendante d'un mari. Certes ! Tu étais sa mère irremplaçable, et non un mari ! Mais le sacrifice de ses études offert à l'amour maternel était aussi une dépendance. Mais vous étiez toutes les deux, bien au-delà de

cette idée. Reste que malgré ce dévouement, son sentiment de manque affectif à ton égard ne s'est jamais complètement résolu.

TU AVAIS DIX-NEUF ANS LORSQUE JE T'AI RENCONTRÉE,

élégante et distinguée, en révolte contre tes parents agriculteurs normands, à qui tu reprochais d'avoir refusé de t'inscrire au lycée pour te mettre au couvent afin de te préparer à être une parfaite épouse, n'envisageant pour toi qu'un bon mariage. Ils avaient déjà trouvé, contre

ton gré, le fils d'un riche paysan voisin. Tu t'étais presque enfuie de chez eux pour

me rejoindre. Je me souviens d'une de tes premières lettres : tu jouais à chasser et à écraser des mouches pour te venger : exorcisme, substitut du meurtre impossible de ceux qui t'enfermaient en leur culture rétrécie, d'une autre époque.

Mariés tous les deux, nous allions tout de même deux ou trois fois par an dans toute ta famille, voir tes parents, tes trois sœurs, ton frère et tous les collatéraux. Tu étais heureuse d'habiter loin d'eux avec moi, échappant à de constantes et fastidieuses réunions familiales. Reste que je m'entendais bien avec tous, et ton éloignement te faisait les accepter avec moins de réticence.

Depuis maintenant vingt-quatre ans, tes parents n'étaient venus chez nous que deux fois. Françoise, ta sœur cadette, et son mari venaient régulièrement ; benjamine née deux ans après toi, vous étiez très proches. Personne d'autre. Nous étions aux environs de Pâques 1989 : maintenant tu avais besoin d'eux. Tu demandas que se réunissent chez nous ta mère, tes trois sœurs et leurs conjoints, ton frère et son épouse. Ils avaient bien compris que c'était, sinon une réunion d'adieu, du moins quelque chose de solennel et d'important. C'est là que tu as imploré officiellement ta mère



devant tout le monde : tu voulais être inhumée dans le caveau familial du petit village où tu étais née, où vivaient encore ta mère et ton frère. Dans cette profonde sépulture étaient déjà enterrés tes grands-parents maternels, et ton père. Ta mère, après avoir dit que tu étais encore loin d'être moribonde, accepta avec reconnaissance ce triste retour.

AVANT CETTE RÉUNION, tu m'avais simplement exposé avec animosité et conviction que tu ne désirais pas être ensevelie dans le cimetière de notre village : « *Tu passeras devant moi sans me voir, tu n'entre-tiendras pas ma tombe, et pire, tu viendras te moquer et médire de moi avec une autre femme.* » J'ai imaginé que tu tenais là une vengeance de mon infidélité, et peut-être jointe à d'autres griefs secrets que je ne connaîtrai jamais. Je protestais bien sûr contre ces futurs comportements négatifs que tu m'attribuais, mais respectais ton vœu. Ce retour vers ton lieu de naissance présenté comme un éloignement de moi, s'il avait d'abord blessé ma vanité, j'ai finalement trouvé que c'était un bon choix. Ce petit cimetière sur une colline abrupte, autour d'une très jolie petite église romane où nous étions allés quelquefois pour des cérémonies concernant des membres de ta famille, était un endroit très beau au milieu de grands hêtres, de hauts sapins et de quelques chênes. Toutes ces branches murmuraient, agitées par le vent marin fréquent près de ce bord de mer.

Et puis, n'ayant pas moi-même de famille, ce lieu habité de tes ancêtres était aussi le mien. Tu as été, avec nos deux filles, mon vrai centre, celui que j'ai été capable de construire, mon intégration au monde, une aide et une lumière me permettant de vivre et d'agir sur un chemin solide où je me suis fortifié. Tu m'as suivi dans tous mes

changements professionnels. Au-delà de tout ce qui arrive de négatif dans un couple, nos vies soudées étaient indispensables l'une à l'autre. L'amour, est-ce autre chose ?

Depuis cette réunion, tu semblais avoir des moments d'une certaine tranquillité d'esprit, mais ta souffrance était là, permanente, revenante, inlassable. Morphine, léthargie. Ton corps inerte couvert de sueur avec la chaleur de cette fin de printemps, le tourment de ton ventre tendu, gros, ballonné, ton appétit réduit à si peu. Par crises, tu

continuais de t'insurger contre l'insulte faite à ta jeunesse, le fait de devoir mourir si

jeune. « *Quarante-quatre ans, pourquoi moi ? disais-tu. Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Et toi qui me méprises et n'entreprends rien pour moi, je sais que tu ne m'aimes pas, je t'ai donné toute ma vie pour en arriver là.* »



TU ALLAIS DE PLUS EN PLUS MAL :

fatigue, plaintes, douleurs. Tu supportais de plus en plus difficilement les injections de morphine et autres antalgiques, qui déclenchaient des malaises. Ta respiration s'ameunissait, ton teint devenait plus jaunâtre et pâle encore. Je te voyais inerte sur le lit, ne pouvant faire aucun mouvement. Tes mains se refroidissaient.

PREMIER JOUR DE L'ÉTÉ 1989, FIN D'APRÈS-MIDI.

J'ai trouvé en rentrant du travail un cahier à spirales sur le bureau près de ton lit. Tu avais rempli une page entière, ta belle écriture droite était irrégulière, tu racontais, étonnée, une vision : tu t'échappais de cette terre trop étroite vers les étoiles dans un ciel agrandi, volant et t'approchant d'étranges lumières imprévues allumées çà et là, imprécises mais réelles, de plus en plus proches de ta main. Heureuse et sereine de ces douces présences, un peu étourdie malgré tout, tu avançais d'un mouvement continu, baignant dans une

beauté inconnue qui te rendait justice d'avoir existé et de devoir mourir trop tôt. Un espoir semblait être là, celui de pouvoir garder près de toi la conscience de ce ciel à la fois surprenant et rassurant.

Tout à coup, ta vie et ta mort confondues me révélaient cet espace et ce temps tellement différents de l'existence ordinaire, dont j'avais mille fois entendu parler, sans que cela imprègne les fibres raisonnables de mon être. Mais cette fois, l'au-delà entrevu dans tes mots devenait réalité. Je te voyais intégrée à l'univers, immortelle.

J'étais sidéré de ce texte un peu désordonné, poétique et profond, comme un dernier message qui serait adressé à ceux que tu aimais, et sans doute au monde entier. J'avais peur car cette éternité entrevue signait la prémonition de ta disparition toute proche. Tu somnolais durant les longues minutes où j'ai lu, et relu, ton récit de clairvoyance.

J'ÉTAIS ÉMU, BOULEVERSÉ, de cette inscription de ton être dans la vision infinie d'un ciel étoilé qui recueille la vie.

À ton réveil, j'ai évoqué ce que tu avais écrit, et tu ne m'as donné aucune réponse précise, à peine un rêve, disais-tu, dont tu ne voulais pas parler. Je t'ai apporté un peu d'eau – tu réclamais rarement à boire, encore moins à manger. Je rencontrais souvent l'infirmière posant les perfusions, injectant des calmants à la demande ; elle me disait que maintenant, après les injections, tu avais de nouvelles réactions inquiétantes, elle craignait que tu pusses en mourir. « *Vous savez, je n'aimerais pas que ça arrive quand je suis seule avec elle, elle souffre en permanence, elle ne se lève plus, perd ses forces et sa conscience. Je ne peux pas le faire, mais vous pourriez lui injecter une triple dose et ce serait fini. C'est le plus grand service à lui rendre.* »

LA MORT NE SE LAISSE PAS AMADOUER AUSSI FACILEMENT.

Le 2 juillet dans l'après midi, ta réaction fut plus violente : des soubresauts, un râle, tu ne respirais plus. Une mouche s'était posée sur ton visage sans que tu eusses la moindre réaction. Ce matin encore, tu ébauchais un geste lent et difficile pour les chasser... Ton visage tout à coup avait perdu toute tension, ta peau inerte, blafarde, cirreuse et effrayante était celle de la mort. Venue du fond des âges, elle était entrée en toi pendant que je tenais ta main dans la mienne.



Lorsque j'ai dit à Blandine : « *Tu sais, c'est fini, maman est morte* », poussant un cri, elle s'est contorsionnée et se précipitant dans mes bras, elle a éclaté en larmes. Elle avait donné un an de ses études pour aimer et se faire aimer, mais le démon de s'être sentie rejetée par sa mère la tourmentait encore. Anaïs a pleuré dignement ; elle avait poursuivi sa route

sans faillir, forte, organisée, déterminée, ne souffrant pas des exigences de sa mère, reconnaissant plutôt les bienfaits de la discipline.

Longtemps me sont revenues nos lointaines aurores frémissantes, lorsque, parcourant nos premiers pas d'aventure, je t'appelais « ma douce et plus belle corolle de rose ». À d'autres moments, s'enflammaient dans un coin de mémoire mes désirs étrangers, mes mensonges, la déchirure. Ou bien, au détour d'une pensée, il m'arrivait de sentir ma gorge se nouer et mes larmes monter sans retenue.

JUILLET 2009. Quel hasard a décidé que, vingt après, Blandine, ferait un stage de yoga en ta petite ville de naissance, dans une maison tout près du cimetière où tu reposes ? C'est vrai que je ne suis pas allé souvent sur ta tombe durant ces années. Les quelques fois où je suis venu, je profitais d'une autre raison, les visites à ta famille au début,

puis l'inhumation de ta mère à tes côtés. J'aime la coïncidence qui me permet aujourd'hui d'aller près de toi.

En ce matin de soleil et de calme, l'arbre aux papillons est toujours là, en haut du sentier près de l'entrée du cimetière. Pas de grilles, ni de murs ici pour enfermer les morts. Ils sont libres. Autour de l'église, parmi les tombes et les jardinières fleuries, j'ai senti l'air nostalgique s'emplir de nos baisers d'autrefois. Les mêmes plaisirs, les mêmes espoirs, ont chuchoté dans mes rêves, leurs semblables voluptés qui se répètent se sont emparées de moi, de nouveaux parfums m'ont emporté sur leurs ailes en d'autres ciels.



Entouré des bruits simples de la vie, je cherche le souvenir de ta voix, je n'entends que les marmonnements du vent au-dessus de nous dans les sapins. Des coucous chantent au loin l'amour voleur. Un reste de bonheur s'éveille sur mes tempes d'argent, les tendres floraisons sur ton sein de douceur me reviennent encore, lys timide vers l'extase joyeuse...

ROSE, JE VAIS PARTIR SANS INTENTION DE REVENIR,

je t'adresse un dernier regard de fervent ; en même temps, j'observe ce christ d'albâtre, visage torturé, allongé sur le granit au-dessus de tes os entourés de ta robe claire mise le dernier jour.